



*AU BAL DES ACTIFS*  
L'ÉTHIQUE DU FUTUR POUR PENSER  
LE TRAVAIL DE DEMAIN

AURORE LABADIE – *Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3*

Come sarà il mondo del lavoro di domani? Questo articolo descrive e analizza la tensione al lavoro nella raccolta di fantascienza *Au bal des actifs. Demain le travail*. Costruito su due Orizzonti opposti, anche se porosi, il volume ci invita a riflettere successivamente su due da un lato, la fine del lavoro legata all'automazione dei vari settori dell'occupazione da un lato, la fine del lavoro legata all'automazione dei vari settori occupazionali; dall'altro, il mondo professionale dominato dai "lavori di merda". Nel fare ciò, serve come una critica dei cambiamenti attuali.

What will tomorrow's world of work look like? This article describes and analyses the tension at work in the science fiction collection *Au bal des actifs. Demain le travail*. Built on two opposite, albeit porous, horizons, the volume invites us to reflect successively on two founding assumptions : on the one hand, the end of work linked to the automation of the various sectors of employment; on the other, the professional world dominated by "bullshit jobs". In doing so, it serves as a criticism of the current mutations.

À quoi ressemblera le monde du travail de demain? Sera-t-il essentiellement constitué de « bullshit jobs<sup>1</sup> » tel que l' imagine Catherine Dufour dans « Pâles mâles » ou contrôlé par l'intelligence artificielle comme le projette Alain Damasio dans « Serf-Made-Man ? ou la créativité discutable de Nolan Peskine » ? Si les représentations romanesques du travail sont péjoratives, ouvertes à une critique de l'idéologie néolibérale<sup>2</sup>, le genre bref n'est pas en reste. L'anthologie d'anticipation *Au bal des actifs. Demain le travail*<sup>3</sup> aborde en effet le futur professionnel de manière dystopique. Explorant les actuelles mutations du travail, les douze fictions qui le composent puisent des ressources dans le présent pour extrapoler des mondes vraisemblables. Il contribue ainsi à la constitution d'une collection cohérente aux éditions La Volte. Coordonné par Stuart Calvo et publié en 2017, ce recueil de nouvelles s'inscrit dans la lignée d'ouvrages collectifs – *Ceux qui nous veulent du bien* (2010), *Faites demi-tour dès que possible* (2014) et *Sauve qui peut* (2020) – tous fondés sur l'exploration d'une actualité restructurée par le prisme de la science-fiction.

Selon Yannick Rumpala, auteur de l'essai *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, l'anticipation est une manière politique de parler des enjeux d'aujourd'hui. La fabrication et la simulation de mondes plausibles relève en effet d'une conjecture à partir des virtualités de notre temps : « produire des représentations sur de possibles mondes futurs devient politique si l'on considère qu'il peut s'agir aussi par là de questionner des évidences et de saisir des orientations ou des tendances en cours [...] ». Les productions de science-fiction évaluent à leur façon des

<sup>1</sup> DAVID GRAEBER, *Bullshit jobs*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2018.

<sup>2</sup> Pour plus de détails sur le roman d'entreprise et sa critique de l'idéologie néolibérale, voir : AURORE LABADIE, *Le Roman d'entreprise au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, PSN, 2016.

<sup>3</sup> STUART CALVO (coord.), *Au bal des actifs. Demain le travail*, Clamart, La Volte, 2017.

risques et des progrès, et les convertissent en éléments de récit.<sup>4</sup> » Ubérisation, fin du travail, intelligence artificielle, réification, totalitarisme d'entreprise, surexploitation, clivage, coévaluation, normalisation : avivés dans le volume, ces imaginaires du travail problématissent le présent. Ils donnent à éprouver les tensions d'un champ *via* le regard évolutif de la science-fiction et aident à penser ses transformations, tels des « compas de navigation ». Ces récits peuvent ainsi être reçus comme des mises en garde : voici ce qui peut advenir si nous n'infléchissons pas le cours des mutations. À ce titre, ils engagent une réflexion sur le travail fondée sur ce que Yannick Rumpala, à l'appui d'Hans Jonas, nomme une « éthique du futur<sup>6</sup> » : « l'enjeu central d'une éthique du futur, comme préalable également à la construction de choix collectifs responsables, est de pouvoir penser préventivement des conséquences et anticiper des situations potentiellement problématiques.<sup>7</sup> » En d'autres termes, l'anticipation peut être conçue comme un support de connaissance nous aidant à agir sur le présent par l'observation de ses effets envisageables.

Mais quelle est, justement, la teneur de ces spéculations ? Quels mondes du travail le recueil conjecture-t-il, et à partir de quelles tendances du présent ? Quelles récurrences et divergences observe-t-on d'un texte à l'autre ?

Bâti sur deux horizons contraires, quoique poreux, le volume invite à considérer deux hypothèses fondatrices : d'un côté, la fin du travail liée à l'automatisation de l'emploi ; de l'autre, le monde professionnel dominé par les « bullshit jobs ». Ces deux directions dystopiques, qu'on envisagera tour à tour en montrant les logiques transversales, questionnent le devenir des orientations actuelles en mobilisant à nouveaux frais le paradigme de l'aliénation. La réflexion sur le recueil serait néanmoins incomplète si nous laissons de côté son imaginaire plus positif, généralement articulé autour de logiques coopératives. Elles offrent, aussi ténues soit-elles, une coloration utopique à certaines chutes de nouvelles dont nous parlerons dans un dernier temps.

## I FIN DU TRAVAIL ET AUTOMATISATION

Topos du récit de science-fiction, la robotisation participe dans l'imaginaire commun d'une forme d'utopie libératrice : elle nourrit le rêve d'une libération de l'homme, enfin débarrassé des tâches ingrates qui lui incombent. D'elle découle l'idée d'un effondrement de la société du travail, revenue en force dans le débat public français au milieu des années 1990 avec la publication du livre de Jeremy Rifkin, *La Fin du travail*<sup>8</sup>. Dans cet essai, l'auteur explique que nos sociétés post-industrielles n'auront bientôt plus

<sup>4</sup> YANNICK RUMPALA, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, Ceyzérieu, Éd. Champ vallon, 2018, p. 19.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>6</sup> JEAN-PIERRE DUPUY, cité par YANNICK RUMPALA, in *Ibid.*, p. 17.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>8</sup> JEREMY RIFKIN, *La Fin du travail*, Paris, La Découverte, 1995.

besoin de travail : elles continueront à produire toujours plus avec toujours moins de labeur du fait de l'automatisation. L'emploi, pour autant, ne disparaîtra pas totalement mais se concentrera sur quelques secteurs – notamment celui de la connaissance. C'est donc l'ordre social fondé sur le travail qui se verra bouleversé : la disparition de celui-ci risque de nous acheminer vers une ère de violence liée au chômage de masse et à la concentration du travail, des revenus et du pouvoir entre les mains d'une minorité. Quatre nouvelles du recueil empruntent ces idées, rappelant que les représentations de la science-fiction sont « aussi à comprendre par rapport à un contexte, tendanciellement marqué par les grandes problématiques du moment » et « qu'elles donnent à voir des façons dont des collectifs appréhendent leurs vulnérabilités à différents moments de leur histoire<sup>9</sup> » – ainsi que le rappelle Yannick Rumpala. Pour autant, ce ne sont pas de simples transpositions narratives d'une réflexion figée dans le marbre et leur force consiste surtout à entrer en dialogue avec l'essai de Rifkin, vingt ans plus tard. Des idées neuves, notamment empruntées à l'histoire politique récente comme celle du revenu universel<sup>10</sup>, tordent la conjecture et y adjoignent des interrogations davantage philosophiques : la fin du travail, *via* l'automatisation, engagera-t-elle un mouvement de libération de l'homme (ce qui supposerait que le travail relève en soi d'une forme de dépossession) ou conduira-t-elle, à l'inverse, à des formes renouvelées d'aliénation (impliquant potentiellement un travail émancipateur) ?

Agité par ces conceptions plurielles du travail, *Au bal des actifs* rejette l'idée d'une robotisation libératrice. Si la critique n'est pas neuve (pour Hannah Arendt, la machine asservit l'homme car elle l'oblige à suivre sa cadence, qu'il l'assiste ou la surveille<sup>11</sup>), elle est renouvelée par la spéculation autour des progrès techniques du futur (dans « Miroirs », Luvan imagine une intelligence artificielle aussi performante que l'humain grâce à l'injection de neurones miroirs) et par le contexte idéologique néolibéral. Ce que représentent Alain Damasio (« Serf-Made-Man ? ou la créativité discutable de Nolan Peskine »), Li-Cam (« Le Profil »), Luvan (« Miroirs ») et Norbert Merjagnan (« CoÈve 2051 »), c'est une automatisation animée par l'impératif d'ultra-rentabilité et impropre, par conséquent, à conduire vers quelque émancipation que ce soit. Dans ces quatre imaginaires, la robotisation y est moins fondée sur une nécessité humaniste (l'utilité sociale des emplois supposerait leur conservation là où leur pénibilité, voire inutilité, pourrait occasionner une réflexion concernant leur mécanisation) que sur des logiques capitalistes de productivité optimale et de coûts réduits. Ainsi, les métiers les plus laborieux continuent d'échoir aux humains faute d'un algorithme rentable (« Serf-Made-Man ? ou la créativité discutable de Nolan Peskine ») ou d'une volonté totalement libératrice (dans « Miroirs », le futur automatisé voit des résurgences de travail forcé). À l'inverse, certains

---

<sup>9</sup> Y. RUMPALA, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, op. cit., p. 90.

<sup>10</sup> Si l'idée de verser une somme à tous les citoyens, sans condition, tout au long de leur vie, n'est pas une idée récente, elle est revenue dans le débat public au cours des années 2010. Elle est notamment portée par le candidat à la présidentielle de 2017, Benoît Hamon.

<sup>11</sup> HANNAH ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 2011.

métiers « à forte valeur sociale<sup>12</sup> », pour reprendre la terminologie de David Graeber, sont menacés par l'intelligence artificielle alors qu'ils sont intimement libérateurs pour ceux qui l'exercent. Cette apparente incohérence constitue l'un des enjeux de la dystopie d'Alain Damasio. Dans « Serf-Made-Man ? ou la créativité discutable de Nolan Peskine », l'écrivain relate la passation de savoir forcée d'un chef cuisinier à un robot, dans un contexte de transition vers un monde dit « désaliéné » par l'automatisation globale. Le chef, bien qu'engagé par contrat à transmettre sa science culinaire à un robot, s'oppose à toutes les sessions d'apprentissage, révolté par l'idée qu'un « tas de tôle<sup>13</sup> » puisse faire vibrer les aliments à la manière d'un homme. Mais cette relation mystico-poétique qu'il noue avec la gastronomie s'oppose à l'impératif économique : « Pour Bisbot, l'économie sonnait évidemment substantielle puisqu'une fois le robot formé, il ne coûtait que le prix dérisoire de l'électricité, souvent solaire et autonome, qu'il consommait pour faire les plats. Et la machine allait vite, très vite, pour une qualité constante.<sup>14</sup> » Pour l'entreprise qui récolte les connaissances du cuisinier, le robot est une aubaine (il permettra d'engranger des bénéfices colossaux, jamais rétrocedés au travailleur) ; pour ce dernier, un crève-cœur (exproprié de son travail et de son savoir, il est comme vampirisé). Si l'oisiveté octroyée par le revenu universel est ressentie comme une émancipation par la population, c'est au prix d'une manipulation. La rationalité économique est dissimulée derrière le discours de l'oisiveté positive : « En deux décennies, le mot "chômage" avait été dissous à l'acide de la rhétorique postlibérale. Les professions routinières, les métiers historiques prestigieux, les emplois à vocation sociale n'étaient plus "automatisés", "sacrifiés" ou "détruits". Non, non, plus du tout : ils étaient "libérés"<sup>15</sup>. » Une révolution axiologique orchestrée et soutenue par la langue accompagne la transition vers l'automatisation : la valeur travail (le *negotium*) cède le pas aux vertus de l'*otium* (l'oisiveté), passée de honte à vertu, dévalorisée puis portée aux nues. Si cette mutation pourrait être saluée au nom d'un idéal humaniste (Sénèque, par exemple, considérait l'*otium* comme la caractéristique de l'homme vraiment libre), elle n'est en réalité motivée que par l'économie : valoriser la fin du travail permet de créer du consentement autour de l'intelligence artificielle, grandement rentable. L'idéal capitaliste de maximisation des profits demeure ainsi, qu'il passe par une société du travail ou par son effondrement. Ce faisant, la nouvelle appuie sur la force mutagène du système et sa capacité à faire feu de tout bois – ainsi que l'ont montré les travaux de Boltanski et Chiapello<sup>16</sup>.

Cette critique est également sensible dans « CoÈve 2051 » et « Le Profil » où l'économie de marché prospère paradoxalement avec l'effondrement de la société du travail. Le capitalisme du futur s'y voit renouvelé par l'avènement de multinationales toutes puissantes, inspirées des GAFAM. Seules

<sup>12</sup> D. GRAEBER, *Bullshit jobs*, *op. cit.*

<sup>13</sup> ALAIN DAMASIO, « Serf-Made-Man ? ou la créativité discutable de Nolan Peskine », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, *op. cit.*, p. 394.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 384.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 383.

<sup>16</sup> LUC BOLTANSKI et ÈVE CHIAPELLO, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011.

survivantes des mutations technologiques dans la fiction de Li-Cam, leur force de frappe est inédite. Non contentes d'avoir remplacé l'État et l'ensemble du tissu associatif, elles interviennent à tous les niveaux de la vie des « adeptes », de la naissance à la mort, en régissant notamment le subconscient (à l'instar d'Alive dans la société du plein emploi numérique imaginée par Ketty Steward<sup>17</sup>). Chaque individu dépend d'une corporation qui, en échange de loyauté, propose des kits de vie individualisés. Conforté dans ce qu'il est, l'humain est ainsi aliéné à des propositions de vie et de réseaux sociaux qui correspondent à ses valeurs et à ses goûts, mais qui lui ôtent en réalité toute liberté de choix (notamment celle d'évoluer et de bifurquer) : « Vous mangez, vous dormez, vous rêvez, vous respirez Buda Orange, Aube réelle, Apex ou Grand Total.<sup>18</sup> » Le commentaire narratorial, fondé sur des compléments essentiels de lieu, insiste sur la force d'aliénation de ces corporations qui conditionnent jusqu'au plus vital de l'individu.

Cette forme de dépossession de soi, arrimée à l'influence idéologique aujourd'hui détenue par certains entrepreneurs comme Steve Jobs ou Elon Musk<sup>19</sup>, fait écho à la nouvelle de Norbert Merjagnan. Néanmoins, dans « CoÈve 2051 », l'aliénation repose moins sur la mise aux normes des vies que leur perpétuelle cotation à l'aune de quatre vertus néolibérales : compétence, performance, confiance, popularité. L'auteur imagine l'invasion de la coévaluation globale dans notre quotidien et sa captation par une société transnationale qui invente les algorithmes facilitant son déploiement. Le phénomène, déjà à l'œuvre, est ici systématisé : dans ce futur dystopique, tout le monde cote son prochain au moyen d'un coefficient de coévaluation formé de trois lettres et un chiffre régissant tous les rapports humains, des petites annonces professionnelles à la somme allouée par le revenu universel, en passant par le coût de la vie (calculé par rapport à la cote).

## 2 SOCIÉTÉ DU TRAVAIL ET PROFUSION DE “BULLSHIT JOBS”

Si l'imaginaire de la fin du travail nourrit de nombreux scénarii du *Bal des actifs*, celui des « bullshit jobs » s'avère plus actif encore. Le monde du travail à venir, quand il n'est pas remis aux mains de l'intelligence artificielle et adossé à une valorisation de l'oisiveté, charrie des boulots vides de sens et précaires, rivés à une société laborieuse de l'ultra-contrôle. Jalonné de citations prescriptives répétées par des personnages aliénés (« Sans le travail, l'homme est une bête. [...] Il a bien retenu ses leçons.<sup>20</sup> »), des implants cérébraux (« Retrouvez votre dignité, retrouvez un emploi<sup>21</sup> ») ou de nouveaux textes fondateurs (« L'homme naît pour pousser. Tel est son

<sup>17</sup> KETTY STEWARD, « ALIVE », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 219-257.

<sup>18</sup> LI-CAM, « Le Profil », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 330.

<sup>19</sup> L'auteure explique en effet s'être inspirée de ce phénomène. Voir l'entretien en ligne. URL : <https://lavolte.net/interview-de-li-cam/> [dernière consultation : le 07/09/21]

<sup>20</sup> KARIM BERROUKA, « Nous vivons tous dans un monde meilleur », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 53.

<sup>21</sup> K. STEWARD, « ALIVE », op. cit., p. 230.

devoir<sup>22</sup> »), le recueil représente des dictatures du futur érigées sur un « régime de la citation<sup>23</sup> » doctrinale. La profusion de sentences envahissant l'espace public et intime y vise l'incorporation en chacun du primat de la valeur-travail sur toute autre considération (respect de soi, intérêt de l'emploi, réalisation personnelle, éthique, émancipation) et, ce faisant, la fabrique d'un consentement autour des « bullshit jobs » (dominant le secteur de l'emploi). Conceptualisé par l'anthropologue David Graeber dans son ouvrage éponyme, cette catégorie est reprise et francisée par les journalistes Julien Brygo et Olivier Cyran dans *Boulots de merde ! Du cireur au trader. Enquête sur l'utilité et la nuisance sociale des métiers*, mais en un sens élargi – sur lequel on s'appuiera ici. Pour Graeber, le « bullshit job » se définit moins par des critères de rémunération, de précarité ou d'amputation des droits, que par son déficit d'utilité sociale et par le sentiment d'ennui qu'il procure. Dans leur essai, Julien Brygo et Olivier Cyran englobent l'ensemble de ces aspects dans leur définition du « boulot de merde ». « La rémunération rachitique, la précarité, les contrats dégradés ou inexistant, la dureté de la tâche, l'isolement, l'entrave aux droits syndicaux, les discriminations (en fonction notamment du sexe, de la religion ou de la couleur de peau), le despotisme patronal ou managérial, le non-respect de la dignité humaine<sup>24</sup> » forment, selon eux, le noyau de ce type d'emploi, au côté du critère retenu par Graeber (la carence de valeur sociale).

Prenant appui sur l'actuelle profusion d'emplois de mauvaise qualité, Catherine Dufour et Stéphane Beauverger imaginent des stades ultimes de précarité où l'entièreté du temps disponible se voit conjointement consacrée au travail et à sa quête (« Pâles mâles ») et où le corps lui-même devient une marchandise rentable en continu (« Canal 235 »). Dans « Pâles mâles », Catherine Dufour formule l'hypothèse d'une flexibilisation accrue du travailleur dans laquelle le CDD, contrat précaire par excellence, devient paradoxalement la panacée des « 24 heures » – caste ainsi désignée en référence à la durée qu'ils consacrent quotidiennement au labeur. Si les contraintes du marché priment souvent sur le bien-être des individus, elles obligent ici les travailleurs à rentabiliser chaque seconde en accumulant des « petits boulots » absurdes, vides de sens et d'une précarité sans égal. Sous-payés et d'une durée parfois limitée à quelques minutes, ces « bullshits jobs » sont désignés d'un anglicisme parlant : les « seekfind<sup>25</sup> ». Ils contraignent les individus à « postuvalier<sup>26</sup> », selon le néologisme de l'Académie française, soit « postuler en travaillant » – autant de trouvailles lexicales donnant corps au dictionnaire du futur et à l'ubérisation du travail.

<sup>22</sup> EMMANUEL DELPORTE, « Vertigeo », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 115.

<sup>23</sup> Comme le régime nazi, en son temps. Voir ÉRIC MICHAUD, « le nazisme, un régime de la citation », en ligne. URL : <https://journals.openedition.org/imagesrevues/885> [dernière consultation : le 23/08/2021]

<sup>24</sup> JULIEN BRYGO et OLIVIER CYRAN, *Boulots de merde ! Du cireur au trader. Enquête sur l'utilité et la nuisance sociales des métiers*, Paris, La Découverte, 2018, p. 10.

<sup>25</sup> CATHERINE DUFOUR, « Pâles mâles », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 11.

<sup>26</sup> *Ibid.*

Pour faire endurer ce quotidien, la nouvelle relate la journée-type d'un jeune couple. Rythmée par ces petits boulots qui occupent temps de vie et discussions, elle relève de la course à l'emploi. Le temps rationalisé grignote les possibles soupapes d'amour, de partage ou de détente, privant l'individu de toute liberté. La chute de la nouvelle est relatée en des termes symptomatiques : quand Knox apprend la mort de sa compagne Evette (décédée au cours d'une mission), il « se pay[e], nous dit-on, le luxe de fondre en larmes<sup>27</sup> ». La locution verbale souligne ici un biais cognitif susceptible d'advenir dans une société ubérisée. Le deuil est saisi à travers son coût financier : lorsqu'on est un « seekfind », les émotions relèvent d'une forme de gaspillage qui contrarie l'optimisation du temps. « Éprouver son humanité [...] devient un luxe<sup>28</sup> », commente en postface Sophie Hiet, scénariste de la série d'anticipation *Trepalium*.

La flexibilité extrême, fictionnalisée par Catherine Dufour, transforme les individus en micro-entrepreneurs à l'affût de petits boulots ou « hommes-entreprises » répondant aux besoins de l'économie à la demande. Selon Pierre Dardot et Christian Laval, l'homme-entreprise constitue une sorte d'aboutissement dernier du néolibéralisme, dans lequel l'individu devient gestionnaire compétitif de lui-même<sup>29</sup>. L'ubérisation du travail constitue le terreau idéal pour son avènement puisque le travail y « est reformulé sous forme d'entrepreneuriat<sup>30</sup> », ainsi que l'explique Jeremias Adams-Prassl. Dans « Pâles mâles », la plongée dans la sphère intime de la *domus* permet de saisir ce basculement. Déjouant les attentes, l'espace privé conduit moins vers l'intime que le professionnel. Le lieu de vie, loin d'être sacralisé comme espace-temps de repos, est inversement rentabilisé (il est régulièrement loué sur B&Biz) et consacré à la mise en profit forcée de soi. Il est en de même dans « Canal 235 », de Stéphane Beauverger où l'appartement des deux personnages est transformé en lieu de spectacle télévisuel. Pour se loger, Anton (travailleur du sexe) et Sofiane louent un appartement à la société Public Eye en échange de leur engagement à y être filmés nus. Les lofters vendent ainsi leur intimité et leur image en continu en échange d'un toit, l'un conditionnant l'autre de manière insécable. La frontière entre travail et non-travail, géographiquement matérialisée, devient ici inexistante, ravalant la vie des personnages à un travail « 24/7 » qui tait son nom. De cette relation contractuelle découle la tragédie finale. Suite à un litige avec la société de location, Anton est conjointement expulsé et licencié, n'en déplaît aux bénéficiaires colossaux engrangés par son employeur-bailleur. Devenu SDF, il n'a plus d'autre ressource que son corps à vendre et d'autre préoccupation que celle de rester propre pour exercer son métier. L'ubérisation poussée à l'extrême conduit ainsi, dans ces deux nouvelles, à la marchandisation de soi, seul bien restant : Anton se prostitue, là où la jeune Evette est une sorte d'avatar futuriste de la Fantine hugolienne. L'une vend son sang, sa lymphé,

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>28</sup> SOPHIE HIET, postface, in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 607.

<sup>29</sup> PIERRE DARDOT et CHRISTIAN LAVAL, *La Nouvelle Raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009, p. 219-241 et 402-456.

<sup>30</sup> JEREMIAS ADAMS-PRASSL, *L'Ubérisation du travail. Promesses et risques du travail dans l'économie des petits boulots*, Paris, Dalloz, 2021, p. 7.

sa moelle, ses totipotentes et son corps (jusqu'à sa vie, même) quand l'autre soldait ses cheveux, ses dents et son corps.

Si elle repose sur une même aliénation temporelle, l'incommensurabilité des heures travaillées dans « La Fabrique de cercueil » (de L.L. Kloetzer) ou « Vertigeo » (d'Emmanuel Delporte) conduit moins à la critique de l'ubérisation de la société (des travailleurs cumulant des « petits boulots ») qu'à celle de l'exploitation d'un prolétariat (condamné à répéter des heures durant une même tâche dénuée de sens). À mi-chemin entre l'imaginaire du baigneur et les saisies mythologiques du châtimeur de Sisyphe, la nouvelle d'Emmanuel Delporte réfléchit aux dynamiques d'asservissement en termes de structures sociales (une majorité d'ouvriers est injustement asservie à une petite élite bourgeoise), de vanité (les travailleurs sont parqués dans une tour aussitôt élevée, aussitôt déconstruite) et de manipulation (ils ignorent la machination dont ils sont l'objet). La force de la nouvelle consiste à relater l'histoire selon l'étroite perspective d'un contremaître qu'une aide diégétique – une ingénieure révoltée, qui le pousse à descendre de la tour Vertigeo pour découvrir le monde d'en-bas – va conduire à la révélation. Le regard du lecteur se trouve ainsi lui-même progressivement déplacé, voire dénié. Conditionné à une certaine version de l'Histoire (un cataclysme ayant rendu la Terre inhabitable, il fallut construire une cité de treize tours pour vivre à la verticale), il accède *in extremis* à la vérité grâce à l'audace du narrateur et l'ultime changement narratorial. Le transfert final de point de vue réoriente la perspective du lecteur, conduit d'une caste à l'autre et ouvert aux enjeux de domination du futur : un système de castes, fondé sur le sacrifice d'une partie de la population (les ouvriers-forçats, animalisés et exploités) afin que la seconde (l'Élite) continue de vivre. Cette trame narrative interfère avec « Nous vivons tous dans un monde meilleur » de Karim Berrouka : dans cette fiction, des travailleurs évoluent dans une société totalitaire qu'ils font fonctionner du mieux qu'ils peuvent jusqu'à ce qu'une insubordonnée (Eva) dessille l'un d'eux (Jason). La promesse d'affranchissement et d'évolution sociale (l'accès à la Zone d'or) est alors révélée comme fausse promesse et le travail, censé y conduire, comme non-sens. Chez ces nouvellistes, le travail est de ce fait présenté comme une « exploitation par le rêve<sup>31</sup> ».

Cette cartographie ouverte des « boulots de merde » du futur intègre ironiquement l'écriture. Deux nouvelles du *Bal des actifs* mettent en abîme l'asservissant « labeur de l'auteur<sup>32</sup> », fait d'écriture et de réécritures, de compromissions et de censures, de formatage écornant le mythe d'une libre création. Dans « Le Parapluie de Goncourt » de Léo Henry, cette critique passe par la mise en page des différentes versions d'un court texte appelé à subir une dizaine de transformations avant l'ultime suggestion de suppression totale. Passé au crible des interlocuteurs et co-constructeurs du texte (commanditaire, écrivains, éditeur, correcteur, famille, amis), il finit par symboliquement disparaître et, avec lui, ce qui fait l'essence du métier d'écrivain : la subjectivité créatrice. Dans « Parfum d'une mouffette », correspondance professionnelle d'un auteur, Sabrina Calvo représente également l'assujettissement de l'écrivain mais, plutôt que de saisir des

<sup>31</sup> KARIM BERROUKA, « Nous vivons tous dans un monde meilleur », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 94.

<sup>32</sup> LÉO HENRY, « Le Parapluie de Goncourt », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 466.



logiques décontextualisées, elle se focalise sur ce que Jérôme Meizoz identifie comme la « diminution de l'autonomie du secteur artistique à l'égard du marché économique et de la finance<sup>33</sup> ». Le contexte néolibéral d'injonction aux contraintes du marché est en effet sensible dans les mails reçus par l'auteur : rationalisation de l'écriture (*via* un planning de production de l'œuvre) ; censure idéologique, narrative et stylistique, puis travail de réécriture et de mise en conformité avec les normes de la commission parietale européenne opérée par des tiers. Dans ce monde ultérieur, systématisation d'une tendance actuelle de certaines maisons d'édition, le livre est une marchandise dont l'entreprise espère tirer le maximum de gains. Sa valeur est moins évaluée à l'aune de ses exigences et originalité que de sa conformité avec des standards d'écriture lucratifs : « vendre la littérature, c'est aussi un contrat entre deux visions : l'auteur et le marché, main dans la main.<sup>34</sup> » Le suicide final de l'écrivain, à l'instar des néologismes managériaux dégradant son statut (« créateur de contenu<sup>35</sup> », « partner<sup>36</sup> », « customer<sup>37</sup> »), se comprend comme la mise à mort d'un métier, sacrifié sur l'autel d'une idéologie mercantile.

Dans l'imaginaire du recueil, ce phénomène de « bullshitisation<sup>38</sup> » des conditions de travail et du sens des tâches touche enfin à l'éthique des emplois. Les travailleurs d'« ALIVE » (de Ketty Steward) et de « Nous vivons tous dans un monde meilleur » (de Karim Berrouka) servent une société de la surveillance et de la criminalisation de la parole subversive. Ils se dévouent ce faisant à un système absurde, ironiquement souligné comme tel par le psychologue d'« ALIVE » : « qui surveille les surveillants ?<sup>39</sup> ». Dans sa nouvelle, Karim Berrouka imagine ainsi la mise en place d'une administration de l'obéissance utile au bon fonctionnement de la dictature. Le récit se penche plus précisément sur les fonctionnaires du Service des transgressions et projets contre-sociaux, dont la tâche consiste à pister et punir les énonciateurs de propos critiques envers le système. Cette police de la pensée est socialement nuisible puisqu'elle ne vise qu'à pérenniser une organisation fondée sur un refus du dissensus (condition de la démocratie) et une fausse promesse (l'accession à une vie meilleure faite de gratuité, de divertissement et de joie).

---

<sup>33</sup> Compte-rendu de JÉRÔME MEIZOZ, *Faire l'auteur en régime néo-libéral. Rudiments de marketing littéraire*, en ligne. URL : <https://journals.openedition.org/contextes/9506> [dernière consultation : le 22/08/2021]

<sup>34</sup> SABRINA CALVO, « Parfum d'une mouffette », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 580.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 580.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 582.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 585.

<sup>38</sup> D. GRAEBER, *Bullshit jobs*, op. cit., p. 31.

<sup>39</sup> K. STEWARD, « ALIVE », op. cit., p. 240.

### 3 OUVERTURES UTOPIQUES : TRAVAIL ET ÉMANCIPATION COLLECTIVE

Qu'il évolue vers un effondrement ou vers une « bullshitisation », le monde du travail imaginé par les auteurs d'anticipation est promu à un futur répulsif. Selon Yannick Rumpala, « c'est presque devenu un truisme de dire que la science-fiction est [...] majoritairement alarmiste ou pessimiste<sup>40</sup> ». *Au bal des actifs* ne bouscule pas ces conceptions, mais certaines chutes de nouvelles offrent *in extremis*, sinon des contrepoints utopiques, du moins des lignes de fuite contrebalançant la noirceur des extrapolations. D'autres visions du travail émergent ainsi, bâties sur le refus du capitalisme actionnarial. Puissances d'agir alternatives soumises au lecteur, les modèles inventés par les personnages s'appuient sur des réflexions éthiques. Le concept de coopération, au sens où l'entend Christophe Dejours (soit « ce qu'il faut mettre en œuvre pour que puisse se constituer, sur le terrain, une équipe ou un *collectif* uni pour travailler ensemble<sup>41</sup> »), soude en particulier ces différents sursauts, laissant entendre qu'il n'y a de salut que collectif.

Dans la nouvelle de Damasio, la « communauté ouvrière » échafaudée par les deux consultants reconvertis et la centaine de volontaires repose sur un système d'échange informel de l'ordre du don – « donner, recevoir et rendre », selon la formule célèbre de Marcel Mauss. Le quotidien, divisé entre travail commun, apprentissage de tâches et transmission de savoirs, échappe à la logique économique : les biens échangés sont émancipateurs (apprendre comment couper un arbre, agencer une charpente, monter un meuble, par exemple) et permettent de consolider les liens humains. Comme le rappelle Dejours, « travailler, ce n'est pas seulement produire, c'est aussi vivre ensemble.<sup>42</sup> » La métaphore de l'étoffe témoigne de cette utopie communautaire capable de productions utiles : « un qui crée pour les autres qui créent en retour pour toi. Fil qu'on lance, croise, surpique, point de mousse et point de Jersey, point d'appui, point de chute, point du jour. Tissu. Voilà : l'impression d'une étoffe.<sup>43</sup> » Cette image finale du collectif créateur, fait de coopérations, s'oppose à la triade de consultants du début de la nouvelle, fondée sur une collaboration compétitive (« L'excellence se coconstruit, elle ne se partage pas.<sup>44</sup> »). Dans le premier modèle domine la délibération et la solidarité ; dans le second, l'instrumentalisation de l'autre. Le narrateur-consultant conclut d'ailleurs son parcours de libération – qui le conduit de l'entreprise de consulting à la communauté alternative – d'un jeu de mots significatif : le mythe du *self-made-man* repose sur une illusion d'auto-accomplissement, d'ultra-singularité et de compétitivité. Derrière cette figure narcissique se déploie en réalité un *serf-made-man* « qui crée pour

<sup>40</sup> Y. RUMPALA, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>41</sup> CHRISTOPHE DEJOURS, *Travail vivant. 2 : Travail et émancipation*, Paris, Payot & Rivages, 2013, p. 78.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>43</sup> A. DAMASIO, « Serf-Made-Man », *op. cit.*, p. 419.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 365.

ceux qui détiennent les moyens de te faire créer » – soit une figure asservie au capital.

Cette éthique du collectif est également sensible dans l'ouverture utopique de « CoÈve 2051 », qui imagine l'invention d'une nouvelle monnaie à somme positive (la PIXEL) dont la valeur s'apprécie en fonction de ce qu'elle finance. Sa valeur relative augmente lorsqu'elle soutient une activité associant et faisant agir ensemble un grand nombre de personnes, alors qu'elle décline dès lors qu'elle subventionne une activité portée par peu de gens. Conçue et créée « pour être favorable aux coopérations humaines et pour agir défavorablement à l'égard des accumulations de capital tenues par un petit nombre<sup>45</sup> », elle est un outil implosif dirigé contre le capitalisme actionnarial et propice à la confection d'un nouveau modèle d'économie solidaire. Injectée dans la nouvelle, la PIXEL est une actrice symbolique du dénouement de l'histoire. Elle sert non seulement la décote de CoÈve, entreprise de matricialisation des hommes (introduite en masse suffisante dans les comptes de la société, elle déprécie très rapidement son capital, bâti sur l'unique enrichissement de son créateur actionnaire), mais vise également à refinancer la Cité des Meriens, projet anticapitaliste et coopératif à visée scientifique.

Ainsi la fiction d'anticipation, non contente de proposer un regard sur le présent, s'appuie-t-elle de surcroît sur l'antithèse, voire le manichéisme, pour donner à penser de nouveaux modèles éthiques érigés sur la coopération, le don, l'échange de savoir, la solidarité. Si le travail d'imagination alternatif est toujours à l'initiative d'un ou deux individus habiles à s'extraire de leur univers d'aliénation (Ganz et Vera dans « CoÈve 2051 » ; Nolan et Sayo dans « Serf-Made-Man »), il n'accède à la refonte utopique qu'au moyen de stratégies collectives. Le travailleur seul ne peut rien dans des systèmes aussi verrouillés, ainsi qu'en témoigne « Vertigeo » où le parcours de libération du contremaître ne conduit à aucune reconstruction commune mais à un symbolique bûcher.

Selon Yannick Rumpala, le grand intérêt des fictions d'anticipation tient non seulement « à ce qu'elles rendent visibles<sup>46</sup> » mais également à « leur capacité à explorer des possibilités<sup>47</sup> ». Entre dévoilement du présent et extrapolations futuristes, *Au bal des actifs* met en lumière « les mutations du travail qui vient ». Soutenue par la forme du recueil, la variété des hypothèses est resserrée autour du déploiement de deux grands imaginaires poreux (fin du travail et « bullshitisation » de l'emploi) et une critique de fond, empruntée à Marx (l'aliénation au travail). Celle-ci prend des formes variées en fonction des spéculations narratives propres à chaque auteur, mais elle est solidaire d'une critique que le recueil partage avec le roman d'entreprise : celle du capitalisme néolibéral qui, dans ses formes les plus poussées, privilégie le gain au travailleur. Que cette idéologie prenne pour points d'appui l'intelligence artificielle, les petits boulots à la demande,

---

<sup>45</sup> N. MERJAGNAN, « CoÈve 2051 », in *Au bal des actifs. Demain le travail*, op. cit., p. 310.

<sup>46</sup> Y. RUMPALA, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, op. cit., p. 86.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 147.

l'exploitation 24/7 ou la normalisation, ce sont toujours l'ultra-productivité et les profits maximaux qui l'emportent, générant des mutations axiologiques justifiées par leur seul utilitarisme. Qu'on le dévalorise (« par le travail, on n'apprend rien<sup>48</sup> ») ou qu'on l'exhausse en idéal (« la liberté, c'est le travail<sup>49</sup> »), le travail orchestré par les dominants n'est qu'un *medium* de l'économie. Il s'agit de faire feu de tout bois en inventant les mythologies promptes à les servir. Par ces réflexions politiques, le recueil propose une éthique du futur entée sur une « heuristique de la souciance », selon les mots de Yannick Rumpala : l'expérimentation fictionnelle du futur vise à contrecarrer « l'insouciance » du lectorat et imaginer des lignes de fuite – ce que le recueil élabore déjà, à la marge.

---

<sup>48</sup> N. MERJAGNAN, « CoÈve 2051 », *op. cit.*, p. 300.

<sup>49</sup> K. BERROUKA, « Nous vivons tous dans un monde meilleur », *op. cit.*, p. 80.

## RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- ADAMS-PRASSL, JEREMIAS, *L'Ubérisation du travail. Promesses et risques du travail dans l'économie des petits boulots*, Paris, Dalloz, 2021
- ARENDT, HANNAH, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 2011
- BOLTANSKI, LUC, ET EVE CHIAPELLO, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011
- BRYGO, JULIEN, ET OLIVIER CYRAN, *Boulots de merde ! Du cireur au trader. Enquête sur l'utilité et la nuisance sociales des métiers*, Paris, La Découverte, 2018
- CALVO, STUART (coordonné par), *Au bal des actifs. Demain le travail*, Clamart, La Volte, 2017
- DARDOT, PIERRE, ET CHRISTIAN LAVAL, *La Nouvelle Raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009
- DEJOURS, CHRISTOPHE, *Travail vivant. 2 : Travail et émancipation*, Paris, Payot & Rivages, 2013
- GRAEBER DAVID, *Bullshit jobs*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2018
- LABADIE, AURORE, *Le Roman d'entreprise au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, PSN, 2016
- RIFKIN, JEREMY, *La Fin du travail*, Paris, La Découverte, 1995
- RUMPALA, YANNICK, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, Ceyzérieu, Éd. Champ vallon, 2018



## PAROLE CHIAVE

Ethique du futur; Anticipation; Dystopie; Fin du travail; Bullshit jobs



## NOTIZIE DELL'AUTORE

Agrégée de lettres modernes et Membre-associée de l'UMR THALIM (Université Sorbonne Nouvelle-Paris III), Aurore Labadie a soutenu en 2015 une thèse de doctorat qui a reçu en 2016 le Prix de thèse des Presses Sorbonne Nouvelle. L'ouvrage qui en résulte, publié dans cette maison d'édition, s'intitule *Le Roman d'entreprise français au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*. Ses recherches actuelles poursuivent ce travail en l'ouvrant à des questionnements d'éthique animale (*via* des travaux sur la représentation des abattoirs dans les fictions et non fictions contemporaines). Elle a également publié des articles sur les mouvements de révolte citoyenne dans la littérature d'aujourd'hui et codirigé le volume collectif *Explorations anthropologiques de la littérature contemporaine* (Paris, PSN, 2021).

## COME CITARE QUESTO ARTICOLO

AUORE LABADIE, *Au bal des actifs: l'éthique du futur pour penser le travail de demain*, in «Ticontre. Teoria Testo Traduzione», 16 (2021)



## INFORMATIVA SUL COPYRIGHT

La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza [Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported](#); pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.